

Elles font d'ailleurs l'objet, dans l'introduction, de développements complémentaires, par Jean-Patrick Guillaume pour l'arabe, par Sophie Kessler-Mesguich pour l'hébreu, par Cyril de Pins pour l'islandais.

Anne GRONDEUX
CNRS-HTL

Cédric GIRAUD, *Per verba magistri. Anselme de Laon et son école au XI^e siècle*, Turnhout, Brepols, 2010 (Bibliothèque d'histoire culturelle du Moyen Âge, 8), 631 p.

Une introduction historiographico-méthodologique rappelle le *status quaestionis* et esquisse la méthode complexe à mettre en œuvre pour étudier non pas Anselme de Laon lui-même, mais son école, en posant soigneusement la distinction entre «l'école à Laon» et «l'école de Laon». L'ordonnancement suivi étudie tout d'abord Anselme en son temps (L'homme et l'œuvre; l'autorité), puis les Sentences, leur transmission et leur autorité, puis l'école de Laon et le mouvement théologique du premier XII^e s. (Les recueils; leurs origines; le magistère des théologiens). Des annexes copieuses présentent le *Liber Pancrisis* (p. 503-558), ainsi que la fin du recueil *Sententie diuine pagine*; une riche bibliographie vient compléter l'ensemble (p. 563-617).

Per verba magistri se présente comme une remise en perspective de la figure d'Anselme de Laon, qui a longtemps été appréhendé comme un personnage de second plan, en particulier sous l'influence d'Abélard. La méconnaissance du personnage est aussi liée à la difficulté d'envisager l'ensemble de son œuvre, même si depuis Beryl Smalley on peut lui attribuer la conception de la *Glosa ordinaria*; il demeurerait toutefois difficile d'apprécier l'influence de ses commentaires et de ses sentences théologiques. Pour répondre à cette question, *Per verba magistri* propose une enquête sur la figure d'Anselme, sur son enseignement théologique, et sur l'existence ou non d'une école influencée par sa pensée.

L'étude des chartes laonnoises montre qu'Anselme a mené une carrière brillante au sein de son diocèse, en particulier sous l'épiscopat de Barthélemy de Joux, comme écolâtre, chancelier, doyen, puis archidiacre. Cependant, ce qui prédomine durablement est sa figure de maître plutôt que de dignitaire ecclésiastique. Son influence est attestée par le nombre de ses élèves, puisqu'il est possible de retracer le parcours de vingt et un d'entre eux, Guy le Breton, Robert de Hereford, Hugues Métel, Matthieu d'Albano, Hugues d'Amiens, outre Abélard bien sûr. Mais surtout on constate la mise en place rapide d'une *laudatio Anselmi* à laquelle tous souscrivent, jusqu'aux maîtres de la génération postérieure que sont Jean de Salisbury et Pierre le Chantre. Tous vantent la modestie proverbiale d'Anselme, figure discrète et modeste du bon maître. Cette stratégie va de pair avec la diffusion de ses sentences, orchestrée dans vingt-trois florilèges qui connaissent une considérable tradition manuscrite. Le plus connu d'entre eux, le *Liber Pancrisis*, est assemblé vers 1130/1140 à proximité de Clairvaux, et répond au besoin de constituer un recueil de théologie monastique adapté. Ce nouveau canon homogène et clos, mêlant Pères de l'Eglise et maîtres contemporains, voit sa diffusion assurée par l'ordre cistercien, qui tend à pérenniser contre Abélard l'école de Laon, appuyée sur la stature d'Anselme. Parallèlement, vingt-deux autres florilèges attestent la diffusion de sa pensée et de sa méthode dans les cloîtres après la mort du maître. L'anonymat de ces recueils

s'accorde d'ailleurs avec l'humilité de la figure magistrale, qui se veut simple maillon d'une longue chaîne plutôt qu'auteur véritable, en charge du tour de force qui consiste à faire apparaître l'harmonie entre des autorités en apparence contradictoires. C'est donc un véritable milieu scolaire que l'on voit se dessiner, un milieu où se prolonge le modèle anselmien d'une théologie modérée, et qui constitue en soi l'« école de Laon », où s'applique avec constance la méthode anselmienne. La figure du maître, ses sentences et son école sont donc trois facettes d'un seul et même phénomène, où une autorité magistrale discrète se voit exaltée, à cause de son autorité, en une stratégie pensée de conquête des esprits.

Anne GRONDEUX
CNRS-HTL

Prosules de la messe, 3: Prosules de l'offertoire. Edition des textes par Gunilla BJÖRKVALL, Stockholm, 2008 (Acta Universitatis Stockholmiensis. Corpus troporum, XI), X-254 p.

Le corpus des tropes (= CT), publié depuis 1975 dans les *Studia latina Stockholmiensia*, comprend actuellement un volume isolé: « Les deux tropaires d'Apt, mss. 17 et 18. Inventaire analytique des mss. et édition des textes uniques » (CT V), et trois sous-séries:

- les tropes du propre de la messe: Cycle de Noël (CT I), de Pâques (CT III), des fêtes de la Vierge (CT IX);
- ceux de l'ordinaire de la messe: Tropes de l'*Agnus Dei* et du *Sanctus* (CT IV et VII);
- enfin, les prosules de la messe: Tropes de l'alleluia (CT II, 1976, par Olof Marcusson), Les prosules limousines de Wolfenbüttel (CT VI, 1986, par Eva Odelman), sous-série que vient enrichir le présent volume.

L'ouvrage s'ouvre sur une introduction, remarquablement claire, qui donne la définition du genre: les vocalises des versets, vers la fin du texte, peuvent être pourvues de paroles, les prosules. Ce sont des tropes 'mélodiques', des textes créés pour des mélodies déjà existantes, qui se composent d'une antienne très souvent suivie de plusieurs versets après lesquels l'antienne est répétée. L'auteur fait le point sur la terminologie utilisée: *offertorium* désigne l'antienne dans l'édition, et *versus* désigne les versets. Mais le mot 'antienne' peut aussi désigner l'antienne par opposition au verset. Les prosules de l'offertoire, objet de cette édition, ont été produites entre 900 et 1100, quand le chant de l'offertoire avait encore sa forme ancienne comportant plusieurs versets. Les versets ne sont plus chantés et disparaissent des manuscrits à partir du XII^e s., et les prosules en même temps. Une clarification est faite également sur la dénomination des prosules dans les manuscrits: *prosa* est le terme le plus courant à l'Est, *verba* en Italie, mais c'est *prosula* qui a été retenu pour éviter la confusion avec *prosa*, au sens de séquence.

Pour le choix des manuscrits, on a décidé d'enfreindre la règle du CT qui ne retient en principe que les témoins antérieurs à 1100. Ici, comme pour les tropes de l'ordinaire, une vingtaine de manuscrits dépassant cette limite a été utilisée, en raison de leur intérêt. La liste en est donnée, sous forme de tableau, avec les références aux répertoires (p. 23-28).